

siques et astronomiques de France, et consé- quentes qui en résultent relativement à la figure de la terre, par le colonel du génie Puisse- savié, membre de l'Institut. Cet ouvrage est suivi d'un appendice contenant des observa- tions barométriques et thermométriques faites sur le parallèle moyen et appliquées aux diffé- rences zénithales à la mesure des diffé- rences de niveau.

Nouvelle détermination de la distance méridienne de Montjouy à Formentera, dévolant l'inexactitude de celle dont il est fait mention dans la Base du système métrique, par le même. C'est le colonel Puisseavié qui a le premier donné l'explication de la singularité er- reur qui a empoisonné les jours du pauvre Méchain et qui a abrégé sa vie. Cette erreur était de 69 toises.

Parmi les Traités de géodésie, nous citerons entre autres :

Traité de géodésie, ou Exposition des métho- des trigonométriques et astronomiques ap- pliquées soit à la mesure de la terre, soit à la confection du canevas des cartes et des plans topographiques, par le colonel Puisse- savié (2e édit., 2 vol. in-4° avec planches). Cet ouvrage, spécialement destiné à compléter l'instruction des élèves de l'École polytech- nique admis dans le corps des ingénieurs géographes, est un ouvrage rédigé d'une manière si élémentaire que ceux qui ne sont pas versés dans les mathématiques peuvent aisément se mettre au fait des méthodes d'observation et de calcul qui y sont em- ployées. Après les théories et les méthodes astronomiques qui se rapportent à la haute géodésie, viennent les questions relatives à la détermination de la figure de la terre par les observations au méridien, et la mesure des hauteurs par les observations barométriques.

Traité de géodésie, ou Traité de la figure de la terre et de ses parties, comprenant la topographie, l'arpentage, le nivellement, la géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes et la navigation, par L.-B. Francour, capitaine de l'Institut. Cet ouvrage est le résumé des leçons données par l'auteur à la Faculté des sciences de Paris. Il est suivi de Notes sur la mesure des bases, par M. Hossard, lieutenant-colonel aux In- génieurs géographes, professeur d'astronomie à l'École polytechnique.

Cours de topographie et de géodésie fait à l'École d'application du corps d'état-major, par M. Salzeuve, ancien élève de l'École polytechnique.

Cours de géodésie professé à l'École polytechnique, par M. Laussedat, chef de bataillon du génie. Cet ouvrage n'existe qu'en feuilles lithographiques.

Arpentage et géodésie pratique, par M. Tho- ral, géomètre de première classe du départe- ment de l'Oise.

Tables géodésiques donnant tous les multi- plicateurs nécessaires à la division de toutes espèces de quadrilatères irréguliers, pré- cédés d'un Traité de géodésie théorique et pratique des triangles et des quadrilatères irré- guliers, par A. Mercier, géomètre.

GÉODÉSIGRAPHIE s. f. (gé-o-dé-zî-gra-fe) — de géodésie, et du gr. graphô, j'écris. Géod. Instrument propre à l'arpentage, qui se manœuvre comme le graphomètre, et inscrit les résultats comme le planchette.

GÉODÉSIMÉTRIE s. f. (gé-o-dé-zî-mé-trî) — de géodésie, et du gr. metron, mesure). Arpentage d'après les méthodes géodésiques.

GÉODÉSIE adj. (gé-o-dé-zî-ke — rad. géodésie). Géom. Qui a rapport à la géodésie : Traité géodésique. Qui est connu par la géodésie : En comparant les longueurs géo- désiques des diverses parties de cet arc avec leurs amplitudes astronomiques, on arrivera à un résultat certain. (L. Fugère.)

Encycl. Les distances qu'on mesure à la surface de la terre, soit directement, soit à l'aide des méthodes trigonométriques, sont toujours les plus courtes entre leurs extré- mités : de là est venu l'usage de désigner sous le nom de géodésiques les lignes les plus courtes, sur une surface quelconque, entre deux de ses points.

Soit F(x,y,z) = 0 l'équation d'une surface, et supposons qu'il s'agisse de trouver sur cette surface le plus court chemin entre deux de ses points : le calcul des variations donnera immédiatement, pour déterminer ce chemin, la condition

dx/ds + d^2y/ds^2 + d^2z/ds^2 = 0.

La condition se décomposera donc en

(1) d^2x/ds^2 + d^2y/ds^2 + d^2z/ds^2 = 0.

et

(2) d^2x/ds^2 + d^2y/ds^2 + d^2z/ds^2 = 0.

Et l'une de ces deux dernières, jointe à F(x,y,z) = 0, qui en est une conséquence, dé- terminera la courbe cherchée. Les lignes géodésiques d'une surface quel- conque jouissent de cette propriété remar- quable, que leur plan osculateur est en tout point normal à la surface. En effet, le rayon de courbure principal d'une courbe à double courbure fait avec les axes des angles dont les cosinus sont proportionnels à

dx/ds, dy/ds, dz/ds.

D'un autre côté la normale à la surface au point x,y,z fait avec les axes des angles dont les cosinus sont proportionnels à

dx/dF, dy/dF, dz/dF.

Mais, d'après les équations (1) et (2),

dx/ds = dx/dF, dy/ds = dy/dF, dz/ds = dz/dF.

Les deux directions de la normale principale à la ligne géodésique et à la normale à la surface sont donc identiques.

GÉODÉSISME adv. (gé-o-dé-zî-ke-man — rad. géodésique). Par la géodésie ; d'après les règles de la géodésie : Points relevés géodésiquement.

GÉODIE s. f. (gé-o-di — du gr. géodês, terres). Zooph. Genre de spongiaires, compre- nant plusieurs espèces qui vivent sur les rochers : La Géodie bosselée provient des mers de la Guyane. (P. Gervais.)

GÉODIQUE adj. (gé-o-di-ke — rad. géode). Miner. Qui a la forme d'une géode : Caillé géodique.

GÉODRE s. m. (gé-o-do-re — du gr. gé, terre; doron, présent). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vanéées, comprenant trois espèces, qui croissent aux Indes orientales.

GÉODROME s. m. (gé-o-dro-me — du gr. gé, terre; dromos, course). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des harpalidés, dont l'espèce type vit au Sénégal.

GÉODRE, TENNE adj. (gé-o-dro-me, je-ne — du gr. gé, terre; oikia, maison). Qui habite la terre, qui vit sur la terre.

GÉOFFRIN (Marie-Thérèse Rodet, dame), femme célèbre du XVIIIe siècle, née à Paris en 1699, morte en 1777. Son salon fut l'un des plus fréquentés de ce siècle où les hommes d'esprit eurent tant d'influence sur le mouve- ment littéraire et philosophique. Son père était valet de chambre de la dauphine; son mari, Pierre-François Geoffrin, était un simple bourgeois, assez riche, l'un des fonda- teurs de la manufacture de glaces, et, par surcroît, lieutenant-colonel de la milice, — la garde nationale d'alors. — à Paris.

Quelque dépourvu d'instruction, car elle savait à peine l'orthographe, Mme Geoffrin avait un esprit remarquable, une intelligence fine et beaucoup de goût; l'aristocratie litté- raire comme la plus haute noblesse ne se dés- cernaient pas sur la bonhomie inoffensive de cet obscur bourgeois, qui jamais n'ouvrait la bouche. On racontait qu'en lisant un volume de l'Encyclopédie, imprimée sur deux colon- nes, il continuait, dans sa lecture, la ligne de la première colonne avec la ligne corres- pondante de la seconde; et l'ouvrage lui pa- rait fort bien écrit, mais un peu abstrait. On lui donna le premier tome, toujours le même, d'une Histoire des voyages, et au bout de quelque temps, il trouva que l'auteur se répétait un peu. Un jour, un habitué de la maison demanda ce qu'était devenu ce vieux monsieur, qui assistait régulièrement aux di- ners et qu'il ne voyait plus. « C'était mon mari, répondit Mme Geoffrin, et il est mort. » On trouve, dans une lettre de Mme Geoffrin à l'impératrice de Russie, la grande Cathé- rine, quelques détails sur son enfance et sa jeunesse. Ils sont assez curieux et expliquent la nature particulière de ses goûts et de son esprit. « J'ai perdu, écrit-elle, mon père et ma mère au berceau. J'ai été élevée par une vieille grand-mère, qui avait beaucoup d'es- prit et une tête bien faite. Elle avait des- siré d'instruction; mais son esprit était si obscur, si adroit, si actif, qu'il n'abandon- nait jamais; il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait pas, que personne n'eût désiré qu'elle les sût mieux, et quand son ignorance était trop visible, elle s'en tirait par des plaisanteries qui déconcertaient les pédants qui avaient voulu l'humilier. Elle était si contente de son lot, qu'elle regardait le savoir comme une chose très-inutile pour une femme. Elle disait : « Je de me suis besoin. Si ma petite-fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupporta- ble; si elle a de l'esprit et de la sensibilité,

elle fera comme moi, elle suppléera par son adresse et avec du sentiment à ce qu'elle ne sait pas; et quand elle sera plus com- mune, elle apprendra ce à quoi elle aura plus d'aptitude, et elle l'apprendra bien vite. » Elle ne m'a donc fait apprendre, dans mon enfance, simplement qu'à lire; mais elle me faisait beaucoup lire; elle m'ap- prent à penser en me faisant raisonner. »

Ce n'est que dans la seconde moitié de sa vie et alors que l'âge lui avait donné une certaine gravité, que Mme Geoffrin inaugura, dans son salon de la rue Saint-Honoré, ces réunions restées célèbres. Mme de Tencin, dans ses dernières années, la voyant fort assidue chez elle, disait : « Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. »

En effet, Mme Geoffrin recueillait quelque chose de l'inventaire de Mme de Tencin, et ce qu'elle y avait de meilleur : l'abbé de Nivernais, les intrigues politiques et religieuses, elle se contenta de cultiver le champ de la littérature et des arts : Rulhière faisait chez elle la lecture de ses anecdotes sur la Russie; Mme Geoffrin le pria de les jeter au feu, lui proposant de l'indemniser par une lettre de remerciement. L'historien se récria, s'in- digna; mais elle ne lui répondit que par ces mots sanglants, comme le fouet de Juvénal : « En voulez-vous davantage? »

Lorsque le comte Poniatowski fut devenu le roi Stanislas et lui écrivit : « Maman, je suis roi! » elle ne put résister au désir d'aller le voir à Varsovie, ce dont il la pria instam- ment. Elle se mit en route malgré son âge; mais elle n'arriva qu'à Paris, où elle fut ren- contrée, fit arrêter son carrosse et pré- senta ses filles à la petite courgeoise.

Arrivée à Varsovie, elle trouva dans le palais du roi un appartement absolument sem- blable à celui qu'elle occupait à Paris, et, comme de complicité avec Stanislas, ses amis purent lui faire croire qu'elle était encore dans son salon de la rue Saint-Honoré. Cha- que courrier lui apportait un paquet de let- tres : c'était Voltaire, qui lui écrivait pour la prière d'intéresser le roi de Pologne à la manufacture de glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui ont son revenu. Sa maison est devenue le rendez- vous de son talent et de tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a été son motif principal; il n'y avait rien de plus de la trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'es- prit, n'a pas été en quelque sorte déformée par un contact si continu; mais elle n'a rien de plus sage et plus modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des con- versations. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.

Horace Walpole écrivait, le 25 janvier 1766, à son ami Gray : « Mme Geoffrin furent vous avez beaucoup entendu parler, est une femme ex traordinaire, avec plus de sens com- mun que je n'en ai presque jamais rencontré; une grande promptitude de coup d'œil à dé- couvrir les caractères, de la pénétration à tout ce qu'elle veut, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en défaut. Elle exige pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une pureté d'esprit et de conduite, et elle y réussit par mille petits artifices et bons offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin en tirant le monde à elle; car elle ne cesse de louer ceux qu'elle a une fois enjoints. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle fait à jour un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne ja- mais rebouter aucun homme; car, disait l'habile matrone, « quand même on nuf dix ne s'en donnerait pas un liard de peine pour » vous, le dixième peut devenir un ami utile. » Elle n'a pas rejeté ni adopté en entier ce plan, mais elle a tout à fait gagné l'esprit de la maxime. En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de recompenses et de peines. »

« Elle a eu un grand nombre de traits charmants, d'un esprit et d'une délicatesse infinis, qui peignent son caractère. Quelqu'un lui faisait remarquer un jour que tout chez elle était en perfection, tout, excepté sa femme, qui n'était point bonne. « Vous l'avez dit, dit-elle, je ne puis changer ma laitière. — Eh! qu'y a-t-il de si difficile à changer, pour qu'on ne la puisse changer? C'est que je lui ai donné deux vaches. » Ce mot est d'elle.

Elle avait fait graver sur des jetons des maximes, dont quelques-uns ont été rappelés par d'Alembert, par Thomas et par Mo- rille, et qui, toutes, est comme mes jambes : « Il ne faut pas, disait-elle, laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Il y a trois choses que les femmes de Paris jet- tent à l'eau, c'est l'argent, c'est le temps, et c'est l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Vous m'assurez, disait-elle, un jour de quelq'un qu'on lui disait être un homme simple, vous m'assurez que cet homme

est simple; prenez garde : c'est-il avec sim- plicité? » Elle disait de son esprit : « Un rouleau plié qui se développe et ne se déroule que par degrés, » et elle ajoutait : « Peut-être, à ma mort, le rouleau n'est qu'à moitié dé- roulé; mais, si elle n'est qu'à moitié dé- roulé, elle n'est qu'à moitié dé- roulée. » Elle prenait, il est vrai, le mot esprit dans sa haute acception; quant à l'autre esprit, celui qui consiste, par exemple, dans la finesse des réparties, elle en dépassa beaucoup. D'Alembert était à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extraordinaire. Tout le monde se récria, et surtout que le fait était faux. « Cela est pourtant vrai, dit tout- à-coup d'Alembert à Mme Geoffrin. — Si cela est vrai, répondit-elle, pourquoi le dit-il? »

C'est Mme Geoffrin qui a dit de l'abbé Tru- blet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « Lui, un homme d'esprit c'est un sot frotté d'épice. » Et du duc de Nivernais : « Il est manqué de partout, guerrier manqué, ambassadeur manqué, auteur manqué. » Un jour son esprit fut méchant : Rulhière faisait chez elle la lecture de ses anecdotes sur la Russie; Mme Geoffrin le pria de les jeter au feu, lui proposant de l'indemniser par une lettre de remerciement. L'historien se récria, s'in- digna; mais elle ne lui répondit que par ces mots sanglants, comme le fouet de Juvénal : « En voulez-vous davantage? »

Lorsque le comte Poniatowski fut devenu le roi Stanislas et lui écrivit : « Maman, je suis roi! » elle ne put résister au désir d'aller le voir à Varsovie, ce dont il la pria instam- ment. Elle se mit en route malgré son âge; mais elle n'arriva qu'à Paris, où elle fut ren- contrée, fit arrêter son carrosse et pré- senta ses filles à la petite courgeoise.

Arrivée à Varsovie, elle trouva dans le pa- lais du roi un appartement absolument sem- blable à celui qu'elle occupait à Paris, et, comme de complicité avec Stanislas, ses amis purent lui faire croire qu'elle était encore dans son salon de la rue Saint-Honoré. Cha- que courrier lui apportait un paquet de let- tres : c'était Voltaire, qui lui écrivait pour la prière d'intéresser le roi de Pologne à la manufacture de glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui ont son revenu. Sa maison est devenue le rendez- vous de son talent et de tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a été son motif principal; il n'y avait rien de plus de la trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'es- prit, n'a pas été en quelque sorte déformée par un contact si continu; mais elle n'a rien de plus sage et plus modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des con- versations. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.

Horace Walpole écrivait, le 25 janvier 1766, à son ami Gray : « Mme Geoffrin furent vous avez beaucoup entendu parler, est une femme ex traordinaire, avec plus de sens com- mun que je n'en ai presque jamais rencontré; une grande promptitude de coup d'œil à dé- couvrir les caractères, de la pénétration à tout ce qu'elle veut, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en défaut. Elle exige pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une pureté d'esprit et de conduite, et elle y réussit par mille petits artifices et bons offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin en tirant le monde à elle; car elle ne cesse de louer ceux qu'elle a une fois enjoints. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle fait à jour un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne ja- mais rebouter aucun homme; car, disait l'habile matrone, « quand même on nuf dix ne s'en donnerait pas un liard de peine pour » vous, le dixième peut devenir un ami utile. » Elle n'a pas rejeté ni adopté en entier ce plan, mais elle a tout à fait gagné l'esprit de la maxime. En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de recompenses et de peines. »

« Elle a eu un grand nombre de traits charmants, d'un esprit et d'une délicatesse infinis, qui peignent son caractère. Quelqu'un lui faisait remarquer un jour que tout chez elle était en perfection, tout, excepté sa femme, qui n'était point bonne. « Vous l'avez dit, dit-elle, je ne puis changer ma laitière. — Eh! qu'y a-t-il de si difficile à changer, pour qu'on ne la puisse changer? C'est que je lui ai donné deux vaches. » Ce mot est d'elle.

Elle avait fait graver sur des jetons des maximes, dont quelques-uns ont été rappelés par d'Alembert, par Thomas et par Mo- rille, et qui, toutes, est comme mes jambes : « Il ne faut pas, disait-elle, laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Il y a trois choses que les femmes de Paris jet- tent à l'eau, c'est l'argent, c'est le temps, et c'est l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Vous m'assurez, disait-elle, un jour de quelq'un qu'on lui disait être un homme simple, vous m'assurez que cet homme

est simple; prenez garde : c'est-il avec sim- plicité? » Elle disait de son esprit : « Un rouleau plié qui se développe et ne se déroule que par degrés, » et elle ajoutait : « Peut-être, à ma mort, le rouleau n'est qu'à moitié dé- roulé; mais, si elle n'est qu'à moitié dé- roulé, elle n'est qu'à moitié dé- roulée. » Elle prenait, il est vrai, le mot esprit dans sa haute acception; quant à l'autre esprit, celui qui consiste, par exemple, dans la finesse des réparties, elle en dépassa beaucoup. D'Alembert était à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extraordinaire. Tout le monde se récria, et surtout que le fait était faux. « Cela est pourtant vrai, dit tout- à-coup d'Alembert à Mme Geoffrin. — Si cela est vrai, répondit-elle, pourquoi le dit-il? »

C'est Mme Geoffrin qui a dit de l'abbé Tru- blet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « Lui, un homme d'esprit c'est un sot frotté d'épice. » Et du duc de Nivernais : « Il est manqué de partout, guerrier manqué, ambassadeur manqué, auteur manqué. » Un jour son esprit fut méchant : Rulhière faisait chez elle la lecture de ses anecdotes sur la Russie; Mme Geoffrin le pria de les jeter au feu, lui proposant de l'indemniser par une lettre de remerciement. L'historien se récria, s'in- digna; mais elle ne lui répondit que par ces mots sanglants, comme le fouet de Juvénal : « En voulez-vous davantage? »

Lorsque le comte Poniatowski fut devenu le roi Stanislas et lui écrivit : « Maman, je suis roi! » elle ne put résister au désir d'aller le voir à Varsovie, ce dont il la pria instam- ment. Elle se mit en route malgré son âge; mais elle n'arriva qu'à Paris, où elle fut ren- contrée, fit arrêter son carrosse et pré- senta ses filles à la petite courgeoise.

Arrivée à Varsovie, elle trouva dans le pa- lais du roi un appartement absolument sem- blable à celui qu'elle occupait à Paris, et, comme de complicité avec Stanislas, ses amis purent lui faire croire qu'elle était encore dans son salon de la rue Saint-Honoré. Cha- que courrier lui apportait un paquet de let- tres : c'était Voltaire, qui lui écrivait pour la prière d'intéresser le roi de Pologne à la manufacture de glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui ont son revenu. Sa maison est devenue le rendez- vous de son talent et de tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a été son motif principal; il n'y avait rien de plus de la trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'es- prit, n'a pas été en quelque sorte déformée par un contact si continu; mais elle n'a rien de plus sage et plus modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des con- versations. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.

Horace Walpole écrivait, le 25 janvier 1766, à son ami Gray : « Mme Geoffrin furent vous avez beaucoup entendu parler, est une femme ex traordinaire, avec plus de sens com- mun que je n'en ai presque jamais rencontré; une grande promptitude de coup d'œil à dé- couvrir les caractères, de la pénétration à tout ce qu'elle veut, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en défaut. Elle exige pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une pureté d'esprit et de conduite, et elle y réussit par mille petits artifices et bons offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin en tirant le monde à elle; car elle ne cesse de louer ceux qu'elle a une fois enjoints. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle fait à jour un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne ja- mais rebouter aucun homme; car, disait l'habile matrone, « quand même on nuf dix ne s'en donnerait pas un liard de peine pour » vous, le dixième peut devenir un ami utile. » Elle n'a pas rejeté ni adopté en entier ce plan, mais elle a tout à fait gagné l'esprit de la maxime. En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de recompenses et de peines. »

« Elle a eu un grand nombre de traits charmants, d'un esprit et d'une délicatesse infinis, qui peignent son caractère. Quelqu'un lui faisait remarquer un jour que tout chez elle était en perfection, tout, excepté sa femme, qui n'était point bonne. « Vous l'avez dit, dit-elle, je ne puis changer ma laitière. — Eh! qu'y a-t-il de si difficile à changer, pour qu'on ne la puisse changer? C'est que je lui ai donné deux vaches. » Ce mot est d'elle.

Elle avait fait graver sur des jetons des maximes, dont quelques-uns ont été rappelés par d'Alembert, par Thomas et par Mo- rille, et qui, toutes, est comme mes jambes : « Il ne faut pas, disait-elle, laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Il y a trois choses que les femmes de Paris jet- tent à l'eau, c'est l'argent, c'est le temps, et c'est l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Vous m'assurez, disait-elle, un jour de quelq'un qu'on lui disait être un homme simple, vous m'assurez que cet homme

est simple; prenez garde : c'est-il avec sim- plicité? » Elle disait de son esprit : « Un rouleau plié qui se développe et ne se déroule que par degrés, » et elle ajoutait : « Peut-être, à ma mort, le rouleau n'est qu'à moitié dé- roulé; mais, si elle n'est qu'à moitié dé- roulé, elle n'est qu'à moitié dé- roulée. » Elle prenait, il est vrai, le mot esprit dans sa haute acception; quant à l'autre esprit, celui qui consiste, par exemple, dans la finesse des réparties, elle en dépassa beaucoup. D'Alembert était à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extraordinaire. Tout le monde se récria, et surtout que le fait était faux. « Cela est pourtant vrai, dit tout- à-coup d'Alembert à Mme Geoffrin. — Si cela est vrai, répondit-elle, pourquoi le dit-il? »

C'est Mme Geoffrin qui a dit de l'abbé Tru- blet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « Lui, un homme d'esprit c'est un sot frotté d'épice. » Et du duc de Nivernais : « Il est manqué de partout, guerrier manqué, ambassadeur manqué, auteur manqué. » Un jour son esprit fut méchant : Rulhière faisait chez elle la lecture de ses anecdotes sur la Russie; Mme Geoffrin le pria de les jeter au feu, lui proposant de l'indemniser par une lettre de remerciement. L'historien se récria, s'in- digna; mais elle ne lui répondit que par ces mots sanglants, comme le fouet de Juvénal : « En voulez-vous davantage? »

Lorsque le comte Poniatowski fut devenu le roi Stanislas et lui écrivit : « Maman, je suis roi! » elle ne put résister au désir d'aller le voir à Varsovie, ce dont il la pria instam- ment. Elle se mit en route malgré son âge; mais elle n'arriva qu'à Paris, où elle fut ren- contrée, fit arrêter son carrosse et pré- senta ses filles à la petite courgeoise.

Arrivée à Varsovie, elle trouva dans le pa- lais du roi un appartement absolument sem- blable à celui qu'elle occupait à Paris, et, comme de complicité avec Stanislas, ses amis purent lui faire croire qu'elle était encore dans son salon de la rue Saint-Honoré. Cha- que courrier lui apportait un paquet de let- tres : c'était Voltaire, qui lui écrivait pour la prière d'intéresser le roi de Pologne à la manufacture de glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui ont son revenu. Sa maison est devenue le rendez- vous de son talent et de tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a été son motif principal; il n'y avait rien de plus de la trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'es- prit, n'a pas été en quelque sorte déformée par un contact si continu; mais elle n'a rien de plus sage et plus modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des con- versations. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.

Horace Walpole écrivait, le 25 janvier 1766, à son ami Gray : « Mme Geoffrin furent vous avez beaucoup entendu parler, est une femme ex traordinaire, avec plus de sens com- mun que je n'en ai presque jamais rencontré; une grande promptitude de coup d'œil à dé- couvrir les caractères, de la pénétration à tout ce qu'elle veut, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en défaut. Elle exige pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une pureté d'esprit et de conduite, et elle y réussit par mille petits artifices et bons offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin en tirant le monde à elle; car elle ne cesse de louer ceux qu'elle a une fois enjoints. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle fait à jour un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne ja- mais rebouter aucun homme; car, disait l'habile matrone, « quand même on nuf dix ne s'en donnerait pas un liard de peine pour » vous, le dixième peut devenir un ami utile. » Elle n'a pas rejeté ni adopté en entier ce plan, mais elle a tout à fait gagné l'esprit de la maxime. En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de recompenses et de peines. »

« Elle a eu un grand nombre de traits charmants, d'un esprit et d'une délicatesse infinis, qui peignent son caractère. Quelqu'un lui faisait remarquer un jour que tout chez elle était en perfection, tout, excepté sa femme, qui n'était point bonne. « Vous l'avez dit, dit-elle, je ne puis changer ma laitière. — Eh! qu'y a-t-il de si difficile à changer, pour qu'on ne la puisse changer? C'est que je lui ai donné deux vaches. » Ce mot est d'elle.

Elle avait fait graver sur des jetons des maximes, dont quelques-uns ont été rappelés par d'Alembert, par Thomas et par Mo- rille, et qui, toutes, est comme mes jambes : « Il ne faut pas, disait-elle, laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Il y a trois choses que les femmes de Paris jet- tent à l'eau, c'est l'argent, c'est le temps, et c'est l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Vous m'assurez, disait-elle, un jour de quelq'un qu'on lui disait être un homme simple, vous m'assurez que cet homme

est simple; prenez garde : c'est-il avec sim- plicité? » Elle disait de son esprit : « Un rouleau plié qui se développe et ne se déroule que par degrés, » et elle ajoutait : « Peut-être, à ma mort, le rouleau n'est qu'à moitié dé- roulé; mais, si elle n'est qu'à moitié dé- roulé, elle n'est qu'à moitié dé- roulée. » Elle prenait, il est vrai, le mot esprit dans sa haute acception; quant à l'autre esprit, celui qui consiste, par exemple, dans la finesse des réparties, elle en dépassa beaucoup. D'Alembert était à table chez elle, lorsqu'un des convives, connu pour menteur, se mit à raconter une chose extraordinaire. Tout le monde se récria, et surtout que le fait était faux. « Cela est pourtant vrai, dit tout- à-coup d'Alembert à Mme Geoffrin. — Si cela est vrai, répondit-elle, pourquoi le dit-il? »

C'est Mme Geoffrin qui a dit de l'abbé Tru- blet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « Lui, un homme d'esprit c'est un sot frotté d'épice. » Et du duc de Nivernais : « Il est manqué de partout, guerrier manqué, ambassadeur manqué, auteur manqué. » Un jour son esprit fut méchant : Rulhière faisait chez elle la lecture de ses anecdotes sur la Russie; Mme Geoffrin le pria de les jeter au feu, lui proposant de l'indemniser par une lettre de remerciement. L'historien se récria, s'in- digna; mais elle ne lui répondit que par ces mots sanglants, comme le fouet de Juvénal : « En voulez-vous davantage? »

Lorsque le comte Poniatowski fut devenu le roi Stanislas et lui écrivit : « Maman, je suis roi! » elle ne put résister au désir d'aller le voir à Varsovie, ce dont il la pria instam- ment. Elle se mit en route malgré son âge; mais elle n'arriva qu'à Paris, où elle fut ren- contrée, fit arrêter son carrosse et pré- senta ses filles à la petite courgeoise.

Arrivée à Varsovie, elle trouva dans le pa- lais du roi un appartement absolument sem- blable à celui qu'elle occupait à Paris, et, comme de complicité avec Stanislas, ses amis purent lui faire croire qu'elle était encore dans son salon de la rue Saint-Honoré. Cha- que courrier lui apportait un paquet de let- tres : c'était Voltaire, qui lui écrivait pour la prière d'intéresser le roi de Pologne à la manufacture de glaces; elle jouit d'environ quarante mille livres de rente, fortune médiocre à Paris; mais elle est remarquable par un esprit d'ordre et d'économie qui ont son revenu. Sa maison est devenue le rendez- vous de son talent et de tout genre, et ce désir de vivre avec des hommes célèbres a été son motif principal; il n'y avait rien de plus de la trouver. On demande souvent si cette femme, qui a tant vécu avec les gens d'es- prit, n'a pas été en quelque sorte déformée par un contact si continu; mais elle n'a rien de plus sage et plus modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des con- versations. Elle est bonne et bienfaisante; elle a rendu des services et aime à en rendre.

Horace Walpole écrivait, le 25 janvier 1766, à son ami Gray : « Mme Geoffrin furent vous avez beaucoup entendu parler, est une femme ex traordinaire, avec plus de sens com- mun que je n'en ai presque jamais rencontré; une grande promptitude de coup d'œil à dé- couvrir les caractères, de la pénétration à tout ce qu'elle veut, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en défaut. Elle exige pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une pureté d'esprit et de conduite, et elle y réussit par mille petits artifices et bons offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin en tirant le monde à elle; car elle ne cesse de louer ceux qu'elle a une fois enjoints. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle fait à jour un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne ja- mais rebouter aucun homme; car, disait l'habile matrone, « quand même on nuf dix ne s'en donnerait pas un liard de peine pour » vous, le dixième peut devenir un ami utile. » Elle n'a pas rejeté ni adopté en entier ce plan, mais elle a tout à fait gagné l'esprit de la maxime. En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de recompenses et de peines. »

« Elle a eu un grand nombre de traits charmants, d'un esprit et d'une délicatesse infinis, qui peignent son caractère. Quelqu'un lui faisait remarquer un jour que tout chez elle était en perfection, tout, excepté sa femme, qui n'était point bonne. « Vous l'avez dit, dit-elle, je ne puis changer ma laitière. — Eh! qu'y a-t-il de si difficile à changer, pour qu'on ne la puisse changer? C'est que je lui ai donné deux vaches. » Ce mot est d'elle.

Elle avait fait graver sur des jetons des maximes, dont quelques-uns ont été rappelés par d'Alembert, par Thomas et par Mo- rille, et qui, toutes, est comme mes jambes : « Il ne faut pas, disait-elle, laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Il y a trois choses que les femmes de Paris jet- tent à l'eau, c'est l'argent, c'est le temps, et c'est l'herbe sur le chemin de l'amitié. » — « Vous m'assurez, disait-elle, un jour de quelq'un qu'on lui disait être un homme simple, vous m'assurez que cet homme